

## GENÈSE D'UNE PIÈCE

Conférence donnée à Sion par Dominique Caillat

le 6 novembre 2009, jour de la création de La Confession de Darwin  
dans le cadre du Colloque Darwin de la société La Murithienne



A la représentation de La Confession de Darwin,  
les spectateurs ont bénéficié  
de la présence de Dominique Caillat  
avec qui de passionnantes discussions ont eu lieu.  
PHOTO JACQUELINE DÉTRAZ-MÉROZ

**6 novembre 2009, 17h45.** Ma pièce sur Darwin va être créée dans un peu plus de 120 minutes. J'y joue un tout petit rôle: celui d'une enfant de dix ans, qui est... morte. La fille de Charles Darwin, rien de moins. J'ai le trac. Le cadavre aura le cœur battant, peut-être tremblera-t-il même. Ça ne fait rien: les cadavres bougent, comme les spectateurs l'apprendront de la bouche même de l'auteur. Enfin: de la personne qui joue l'auteur dans la pièce. Moi, le véritable auteur, je ne dirai rien, je serai morte, sur la table. J'observerai, j'écouterai et je tremblerai de trac.

Tout se mêlera dans ma tête, qui est pleine à craquer au bout de deux ans de compagnonnage incessant avec Darwin, avec l'évolution, avec l'histoire de la vie, avec les plus existentielles de toutes les questions: d'où est-ce que je viens? Pourquoi est-ce que je suis là? Où est-ce que je vais? Pourquoi? Comment? Comment? Pourquoi?, répètent les humains depuis toujours et ils s'inventent ou découvrent des réponses dans les astres, dans les mythes, dans leurs microscopes ou télescopes, ou dans quelque chose d'autre que certains ressentent au fin fond de leur être ou rêvent dans l'au-delà infini.

**Décembre 2007.** Je lis et relis un message que François Rochaix, metteur en scène, m'a envoyé. Une aubaine: la possibilité d'une commande! Il m'invite à réfléchir à un sujet de pièce sur Darwin et sur sa théorie d'évolution. Une aubaine et un casse-tête à la fois. Une pièce sur une théorie scientifique? Y a-t-il rien de plus aride? Mais je pense à l'extraordinaire «Copenhague» de l'Anglais Michael Frayn, sur le neutron et le principe d'incertitude, qui a fait un tabac sur toutes les scènes du monde. Seulement voilà: dans «Copenhague», il y avait un enjeu éthique, celui de la responsabilité morale du savant. Je griffonne sur un bout de papier: morale, biologie, Darwin.

Darwin, dont je ne sais rien, à l'époque. Oui, bien sûr, j'ai un peu de crocodile en moi et Darwin porte une barbe de prophète. Voilà l'étendue de mes connaissances. D'abord, il me faut connaître l'homme et son époque. J'achète trois biographies et les dévore à la suite, coupant le téléphone et ne quittant pas mon lit une semaine durant, soulignant, prenant des notes, que je colle au mur, à côté de moi, sur un grand carton blanc. Il est bientôt couvert de citations illisibles.

**Je découvre Darwin enfant, élève médiocre et chasseur de scarabées.** Darwin étudiant, fêtard et chasseur de tout gibier à poils ou plumes. Darwin à 22 ans, voyageur en redingote tout autour du monde : entre deux chevauchées à dos de tortue, il élabore des théories sur la formation des îles et des coraux, collectionne des fossiles géants, survit à un tremblement de terre, réfléchit pour la première fois concrètement au transformisme des espèces et assiste, horrifié, aux tortures affreuses infligées à des esclaves sous les tropiques. Deux de ses principaux biographes contemporains, Adrian Desmond et James Moore, affirment dans un livre qui vient de paraître<sup>1</sup>, que c'est pour lutter contre le racisme que Darwin chercha passionnément, au départ, à démontrer la parenté entre l'homme et le singe. Je note à nouveau : Darwin, biologie, morale.

**Je retrouve Darwin à Londres, en 1840.** Il a 32 ans et a épousé sa cousine germaine Emma Wedgwood, héritière de la fameuse entreprise de porcelaine. Le couple vit à Gower Street près de Charing Cross. C'est le Londres de Dickens, avec ses pauvres et ses orphelins relégués dans des homes où ils travaillent comme des forçats en échange d'un mauvais toit, d'une mauvaise nourriture et de beaucoup de coups. C'est le Londres de Sherlock Holmes, plein de fog et de smog. L'air empli de suie empeste et vous encrasse une chemise le temps de traverser la rue. Le Londres de la Reine Victoria, impératrice des Indes, avec ses tigres et ses Maharadjahs. Londres qui règne sur les mers et les océans du globe. Londres enfin et surtout, capitale de la révolution industrielle. Là vit une bourgeoisie manufacturière rendue optimiste par sa richesse et son succès, passionnée de politique, de science et de philosophie, qui croit au progrès de la technique, de la civilisation et de la morale, et elle croit que progrès = bonheur. Vive la science et vive la technologie : c'est l'avènement du chemin de fer, des usines mécanisées et de la miraculeuse électricité, dont beaucoup se demandent si elle n'est pas le principe même de la vie. Au commencement n'était pas le verbe, mais la lumière.

Darwin n'est pas optimiste, lui. Il gamberge en secret et se met à vomir, comme s'il continuait à souffrir du mal de mer des années après son voyage à bord du Beagle. C'est qu'entretiens une simple conjecture est devenue certitude. L'homme n'a pas été créé tel quel, de façon surnaturelle. Tous les êtres vivants ont évolué petit à petit à partir d'une forme ancestrale ou de quelques unes. L'arbre de vie dont parlent tant de mythes est bel et bien réalité. Voilà une idée révolutionnaire, à une époque où tout le monde est créationniste et où la Genèse est interprétée littéralement. Genèse = science = histoire. Certes, Darwin n'est pas le seul révolutionnaire, on peut même dire que l'époque est mûre pour l'évolutionnisme, mais il est bien le premier à comprendre le mécanisme de l'évolution, ce qu'il appellera la «sélection naturelle» : entre deux crampes et malaises gastriques, il couvre ses carnets de notes exaltées, qu'il garde soigneusement secrètes. La révolution n'est pas son fort. La révolution, c'est français, c'est dangereux, c'est un peu vulgaire. En tout cas ce n'est pas anglais.

**Janvier 2008 :** je plonge de plus en plus profondément dans le monde darwinien. Je suis comme Monsieur Jourdain découvrant la prose de l'univers : je ne savais pas que je savais. Quoi, au juste ? Que les êtres vivants varient et qu'ils transmettent leurs variations à leur descendance. Que les variations avantageuses, c'est-à-dire celles qui favorisent la survie ou la reproduction, se propagent, car les porteurs de ces traits avantageux ont naturellement plus de descendants. Miracle de la sélection naturelle. Darwin a été à la fois bien et mal inspiré en baptisant ainsi sa théorie. Car chacun se fixe sur le mot «sélection», qui a acquis depuis une connotation bien sombre pour nous tous. Mais le mot essentiel n'est-il pas «naturelle» ? Qu'est-ce que cela veut dire, «naturelle» ? Cela veut dire qu'il n'y a pas de sélection, pas de sélecteur. Il n'y a qu'une conséquence magnifique, géniale : les êtres mieux adaptés ont plus d'enfants que les autres, c'est tout. Cela produit de la perfection, une perfection naturelle que nous admirons sans cesse chez les plantes et les animaux. Mais elle n'est pas statique ni absolue. Elle est en mouvement constant, perpétuellement remise en question : parfois il vaut mieux être grand comme une girafe, pour atteindre la nourriture à la cime des arbres, parfois il vaut mieux avoir une petite tête, comme certains serpents, pour se garder d'avalier par mégarde une grenouille empoisonnée... L'adaptation est constante, toute «perfection» est relative, intimement liée à l'environnement changeant.

Je cherche des exemples, je les découvre dans toujours plus de livres. Ceux de Stephen Jay Gould et d'Arthur Koestler m'enchantent tout particulièrement. J'accumule les anecdotes. Celles des papillons, par exemple. Il y a quelque part une variété de papillons orangés, je crois, dont les oiseaux se régalaient. Par contre, d'autres papillons de cette région, qui sont jaunes et noirs, ont un goût infect, et les oiseaux les évitent. Alors, avec le temps, les papillons orangés sont devenus jaunes et noirs, eux aussi. Ils sont toujours délicieux, mais les oiseaux ne savent plus les distinguer de leurs compères répugnants.

Il y a aussi cette variété d'oiseaux dont certains membres ont quitté les forêts pour s'installer à la ville, où il y a plus à manger, où il fait plus chaud et où il y a moins de prédateurs. Or les mâles de cette espèce font la cour aux femelles en chantant. Seuls les bons chanteurs trouvent une belle avec qui s'accoupler. Comme il y a beaucoup de bruit dans

#### NOTE

<sup>1</sup> Adrian J. Desmond et James Moore, *Darwin's Sacred Cause: Race, Slavery and the Quest for Human Origins* (2009)



les villes, les mâles ont appris à hurler, pour se faire entendre. Aujourd'hui ils ne peuvent plus se reproduire avec leurs cousines des forêts : les mâles citadins terrifient les campagnardes avec leurs cris et les timides campagnards sont ignorés par les citadines qui ne les entendent pas. Ce sont désormais deux espèces séparées.

**Parlons du futur :** les ours blancs, par exemple. Vous le savez, le climat se réchauffe et la glace polaire fond. On craint pour la survie des ours. Vont-ils disparaître ? C'est probable, à moins qu'ils n'évoluent. Deux solutions : soit des variations accidentelles en feront de nouvelles baleines poilues, des mammifères qui vivent entièrement sous l'eau ; soit ils immigreront vers le sud et deviendront sans doute, avec le temps, des ours bruns, pour mieux se protéger du soleil.

Un autre récit, que je tiens de Koestler. Il s'agit d'une expérience avec des vers plats. Ceux-ci sont très primitifs, mais ils disposent d'une tête, d'une queue, d'une digestion et d'un tout petit système nerveux. Ils sont donc capables d'apprendre. On leur apprend à nager selon certains parcours. Or ces vers se reproduisent en se divisant. Si on les coupe en deux, chaque moitié va reconstituer la moitié manquante. La tête se refait une queue et la queue une tête. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que la queue qui génère une toute nouvelle tête est capable de nager selon le parcours appris avant. J'en conclus qu'on a besoin d'une tête pour apprendre mais pas pour se souvenir. Autre caractéristique de ces vers : lorsqu'ils se reproduisent, ils sont féroces et affamés. Ils mangent tous les vers qui nagent à leur proximité. Mais une queue ne mange jamais son ancienne tête. Et une tête mange rarement son ancienne queue.

**Dans mon esprit de dilettante, les questions s'accumulent.** Pourquoi la nature a-t-elle sélectionné pour les humains la cicatrisation, plutôt que la régénération des membres blessés ou sectionnés ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous faire pousser une jambe, comme les vers se font pousser une queue ? Certains poissons, eux, peuvent se reconstruire des nageoires. Est-ce que la régénération était trop lente pour les ancêtres des humains ? Est-ce que les blessures sanglantes attiraient trop fortement les prédateurs ? La cicatrisation, plus rapide, mettant fin à la perte de sang, était-elle une variation avantageuse qui a fini par se propager ?

**Et au fait, pourquoi la nature a-t-elle sélectionné la mort ?** Savez-vous que certains êtres ne meurent pas, tels l'oursin et le homard ? Du moins ne meurent-ils pas de vieillesse ! Ils meurent uniquement de maladie ou par accident. Un homard de 100 ans est plus gros, mais pas plus vieux que son comparse de 20 ans. Bref, la dégénérescence ne va pas de soi. Pourquoi a-t-elle été choisie par la plupart des êtres vivants ? Quel avantage confère-t-elle ? C'est le thème favori d'un de mes personnages, la Biologiste : la mort est nécessaire pour laisser la place au nouveau. Sans la mort, il n'y a pas d'évolution, et sans évolution, il n'y a pas de vie. Donc l'absence de mort conduit à la mort !

**Fin janvier 2008, les livres continuent de s'accumuler sur ma table de nuit.** Les murs de ma chambre se couvrent de graffitis. Je les colore pour différencier les thèmes : biologie, biographie, religion, morale, politique. Tout s'embrouille dans ma tête. Je cherche encore l'événement ou les événements de la vie de Darwin qui mettront un peu d'émotion dans ma pièce scientifique. Et voilà que j'en trouve un. Pas une petite affaire vaguement dramatique mais une vraie tragédie.

**Malvern 1851.** Centre hydrothérapie du Dr Gully. Lieu très à la mode, où Darwin se soigne régulièrement depuis des années. On y pratique une cure à base d'eau glacée. En mars, Darwin y a envoyé sa fille Annie, pour qu'elle reprenne des forces, suite à plusieurs maladies. Mais c'est l'inverse qui se produit : mi-avril, Gully envoie un message de détresse aux Darwin, qui vivent à Down, dans le Kent. Annie est au plus mal. Darwin se précipite à Malvern et veille sa fille nuit et jour pendant une semaine. Rien n'y fait, l'enfant meurt. Il est désespéré. On dit qu'il perd définitivement la foi. Pour tous les biographes, c'est un moment décisif dans la vie de Charles : il se détourne de la religion et du Dieu chrétien injuste qui lui a ôté son enfant préféré. Je pense situer ma pièce là, à Malvern, dans cet endroit de passage plein de médecins et d'infirmiers inquiétants, qui établissent leurs diagnostics après avoir consulté des voyantes et qui frappent les patients avec des linges mouillés. Et dehors, dans le parc, évolue peut-être une armée de jardiniers.

L'idée me plaît. J'en sous-estime à l'époque le contexte éminemment émotif. Pour l'instant, je poursuis mes recherches. La biographie de Darwin, c'est intéressant, mais cela ne me suffit guère. Je suis en train de découvrir la biotechnologie moderne. Elle a commencé avec Darwin – il y a avant et après Darwin ! Avec lui, l'esprit humain s'ouvre à l'idée d'un monde constitué de matériaux communs à tous les êtres, avec lesquels on peut expérimenter ; avec lui, le vivant perd ses limites. Il n'y a plus de tabous. Tout peut être tenté. L'humanité, aujourd'hui, a pris le contrôle, ou un certain contrôle de l'évolution de la planète. Les progrès incroyables et souvent merveilleux de la biotechnologie défrayent la chronique. Ces progrès améliorent souvent nos conditions de vie et de vieillesse. Mais ils contiennent aussi le germe de dérives et de dangers possibles. Nos journaux nous en apprennent de toutes les couleurs : clonage, confection d'embryons chimères, manipulations génétiques de toutes sortes, aussi au niveau humain, avec le tri prénatal. Je veux absolument engager dans ma pièce le débat sur les enjeux d'aujourd'hui. Je note à nouveau : biologie, Darwin, morale. Ou faudrait-il dire éthique ?

**Il y a le clonage de la brebis Dolly,** puis, après perfectionnement de la technique, le clonage de son animal favori devient chose courante aux États-Unis pour toute personne prête à dépenser ses économies pour faire revivre son minet ou son toutou décédé. On ne veut plus un nouvel animal, on veut le même qu'avant. L'animal n'est plus aimé pour lui-même, mais pour les qualités que l'on a aimées chez un autre. C'est la fin de la biodiversité. Et c'est un peu la fin de l'amour. En viendra-t-on un jour au clonage reproductif des êtres humains ? Beaucoup en doutent mais beaucoup y songent.

Déjà, des psychologues se penchent sur les problèmes qu'auront les enfants clonés humains avec leurs parents. Ils





mi-humains sont censés être détruits au plus tard au bout de 14 jours, selon la loi britannique. Car après cela, les cellules de l'embryon se spécialisent. Les unes vont créer le cerveau, les autres une jambe, d'autres encore le foie et ainsi de suite. Au bout de 14 jours, un être concret et individuel, pareil à aucun autre sur terre, commence à se construire. Un lapin humain de plus de 14 jours, cela reste tabou. Et, c'est vrai, sans doute impossible. La manipulation génétique permet cependant bien des mélanges : on commercialise de longue date la chèvre araignée, qui produit dans son lait un fil incroyablement solide et souple, et le thon porteur d'un gène de croissance humain.

**Oui, c'est décidé, il y aura une chimère dans ma pièce et elle décrira toutes les dérives**, elle sera la victime avec un grand V, représentant «toutes» les victimes. Celles du passé, d'abord : je pense aux essais monstrueux de croisement entre des humains et des grands singes, très en vogue dans les années 20, où le Russe Voronoff effectua des dizaines de greffes de glandes de singes sur des humains tandis que, simultanément, son compatriote Ivanov recevait le soutien actif du gouvernement soviétique et de l'Institut Pasteur pour tenter d'inséminer des femelles chimpanzé avec du sperme humain et, à l'inverse, des femmes humaines avec du sperme d'orang-outan.

**Je pense aussi, bien sûr, aux lois eugénistes de stérilisation**, reprises dans les années 30 dans la plupart des pays protestants de la planète : elles autorisaient la stérilisation forcée des personnes considérées comme «dégénérées», concept qui visa successivement, au gré de la politique, les handicapés mentaux, les alcooliques, les prostituées, les gitans, et fut adapté par les assassins nazis pour justifier l'extermination du peuple juif, déshumanisé par la propagande hitlérienne.

Victimes du futur aussi : êtres hybrides subalternes, créés pour servir l'homme et dépourvus des droits de l'homme. Irons-nous jusque-là ? C'est pour l'empêcher, que nous parlons aujourd'hui et ouvrons ensemble le débat sur l'identité et les valeurs humaines.

**Mais au diable la peur des grandes transgressions.** Peut-être faut-il rester optimiste et gai, comme Arthur Koestler. Je le cite : «S'il est profitable de produire des chimères combinées d'homme et d'animal, nous les produirons. Mais l'homme ne vit pas seulement de profit, et certains spécialistes de génétique peuvent avoir un tempérament d'artiste : ainsi peut-on espérer que d'ici cinquante ans il y aura des centaures gambadant dans les jardins de Kensington, et des sirènes offrant des tasses de thé aux marins sur le lac, tandis que le Dieu Pan soufflera dans son pipeau au dessus de l'Albert Memorial dans un nuage de désodorisant.»

**Mars 2008. Ma mère me téléphone à Berlin.** L'état de mon père a terriblement empiré. Le cancer se propage dans tous ses organes. C'est une question de semaines. On nous propose de l'hospitaliser chez lui, à Corsier. Mais pour cela, il faut au moins deux proches pour l'accompagner à chaque instant. Je saute dans l'avion et m'installe bientôt au pied du lit parental, entourée de tous mes livres darwiniens. Je vais vivre là les huit semaines les plus intenses de ma vie, accompagnant mon père jusqu'au seuil de la mort, témoin de son parcours inoubliable vers un ailleurs ou vers le néant, témoin de sa déchéance physique mais aussi de son envie inextinguible de survivre, témoin de ses hallucinations parfois hilarantes mais quelquefois cauchemardesques, à cheval entre son monde à lui, de plus en plus imaginaire et mon monde à moi, dans cette chambre de malade, pleine de tubes et de médicaments. De temps en temps, lorsqu'il gémit, je presse le bouton rouge d'une boîte qui lui injecte instantanément une dose de morphine. Nous échangeons des paroles puis des regards profonds jusqu'au dernier instant.

**Une convergence se fait entre ma vie et ma pièce.** Dans celle-ci, un père dit adieu à sa fille. Moi, je dis au revoir à mon père. Il a une énorme boule dans l'estomac, une tumeur grosse comme un ballon de football. Mon Darwin aura, lui aussi, une boule métaphorique. C'est son secret qu'il n'ose divulguer : l'évolution de tous les êtres vivants est gouvernée par le hasard et la nécessité. La nécessité de s'adapter sans cesse à un environnement qui change, lui aussi, autour de nous.

**C'est durant cette phase que je m'attaque au dernier thème de ma pièce, celui de la religion.** J'avoue vivre un moment de vide spirituel. Je ne sens rien du tout, pas de présence ni d'aide surnaturelle, rien qu'une connivence extrême avec la personne qui lutte, là, sur le lit. Dans cet état d'esprit, je n'aurais qu'un pas à faire pour rejoindre définitivement le camp de Richard Dawkins, l'écrivain biologiste star d'Angleterre, qui vient de publier un nouveau best-seller, «Pour en finir avec Dieu». Dawkins est le héros de l'anti-crétionnisme, le champion de l'athéisme. Je lis Dawkins, tout Dawkins, je crois, en tout cas huit livres. Le huitième, j'ai envie de le jeter par la fenêtre. Il écrit bien, Dawkins, il est très intelligent, il a de bons arguments, et en plus il est séduisant, mais il m'énerve : parce qu'à sa manière, c'est un fondamentaliste comme les autres. À sa manière, il instrumentalise Darwin et lui fait dire ce que ce dernier n'a jamais voulu dire. Et moi qui n'éprouve à cette époque aucun sentiment religieux, je me retrouve à défendre ce sentiment et à défendre, d'une certaine manière, ce Dieu qui m'échappe.

**Pour aiguïser mes arguments, je lis d'autres livres.** Celui de Francis Collins, par exemple. Collins, c'est le chef de l'équipe gouvernementale américaine qui a déchiffré il y a quelques années le génome humain. Il n'y a pas plus darwinien que Collins. Eh bien Francis Collins est un catholique pratiquant. Il croit à la résurrection chrétienne. Il ne voit pas de contradiction entre la science et sa religion. Comme lui, la plupart des grandes églises rejettent la lecture littérale de la bible, privilégiant une lecture interprétative. Les églises ne sont pas créationnistes.

Je décide de faire de cela un des thèmes de ma pièce : la religion et la science sont compatibles parce qu'elles appartiennent à deux univers différents. Darwin, qui avait sans doute perdu la foi et était peut-être secrètement athée, se disait offi-



ciellement agnostique, car si on ne peut pas prouver l'existence de Dieu, on ne peut pas prouver son inexistence non plus. Le mot «agnostique» a du reste été inventé pour Darwin par son grand ami et défenseur, Thomas Huxley.

**6 mai 2008, 22h12:** Mon père, porteur d'une moitié de mon génome, est mort, après avoir lutté pendant des semaines contre la maladie et la vieillesse pour un instant encore de conscience vivante. Un amalgame se fait, une confusion des sentiments. Ainsi va naître *La Confession de Darwin*, texte autant de révolte que de découverte. Face à la mort, la vie perd puis prend tout son sens, celui qu'on lui donne. La mort, c'est aussi l'émancipation des survivants. J'écris d'abord un long monologue, celui de Darwin qui se confesse et phantasma, aidé par des doses d'opium, son médicament favori. Annie prend vie dans son souvenir et évolue comme autrefois autour de lui. Devant elle, grâce à elle peut-être, il extériorise sa peur et la combat, luttant pour sa liberté d'homme et de savant. Ses angoisses s'incarnent dans un être bizarre qui, tel le monstre de Frankenstein, est autant victime que criminel. Je ressens le besoin, alors, d'ajouter deux acolytes, une jeune femme un peu à côté de la plaque (auteur de la pièce en train de se jouer) et une vieille biologiste excentrique, complices de mon parcours zigzaguant à la découverte du pourquoi et du comment de la vie. Sous leurs yeux ébahis, *Darwin-Prométhée-Frankenstein-Jekyll-Hyde* tente de domestiquer ses monstres intérieurs et plaide pour la connaissance contre les préjugés frileux.



127 • 2009  
Page 99

## Pourquoi parler d'évolution est-il si important?

par Sylvie Nicoud

L'année Darwin s'est terminée le 31 décembre 2009. Ce 200<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Charles Darwin a été l'occasion de nombreux articles dans les journaux et de diverses animations dans les écoles, les musées ou ailleurs. La Murithienne n'a pas été en reste en organisant, avec le Musée de la nature, des journées de conférences publiques sur le sujet, une petite exposition scolaire et la première à Sion des créations théâtrales commanditées par l'Académie suisse des sciences naturelles (**voir compte-rendu page 87 et suivantes**).

Mais pourquoi s'investir tant pour parler d'évolution ? Pourquoi donc revenir encore sur un concept scientifique établi depuis longtemps ? Tout simplement parce qu'il faut bien constater que la notion d'évolution reste mal comprise, et que Darwin est mal connu.

Il est d'autant plus important d'en parler que Darwin secoue le cocotier de nos certitudes comme nul autre avant lui. Or les humains ont des habitudes de pensée bien arrêtées, ancrées au fond d'eux-mêmes malgré les raisonnements et les faits.

Prenons un exemple. Chacun de nous se considère comme le centre de son monde, et c'est bien normal, puisque c'est à son «soi» central que l'on ramène les informations perçues par nos sens: le mouvement des feuilles agitées par le vent, leur bruissement, la moiteur d'un après-midi d'été... Ces éléments de la réalité extérieure viennent à nous, en nous. Nous sommes forcément centrés ! Notre intellect permet bien sûr de relativiser cette position : il y a d'autres personnes à côté de moi, d'autres villages à côté du mien, d'autres pays que celui où je vis, d'autres mondes peut-être. Mais lorsqu'un Copernic déclare que ses observations démontrent que les astres du ciel ne tournent pas autour de la Terre, on se sent de fait douloureusement atteint dans son impression intime de centralité.

Darwin soulève le même genre de difficulté. Il n'est bien sûr pas le premier à dire que les espèces évoluent, mais il le fait de manière rigoureuse, en tirant les conclusions logiques qui s'imposent, et qui se heurtent à notre grille de lecture habituelle du monde. En effet, non seulement Darwin dit que les espèces actuelles dérivent d'espèces antérieures par spécialisation et différenciation, mais il précise que c'est le hasard, associé au rigoureux tamis de la sélection naturelle, qui arrive à ce résultat.

Et là, ça ne passe plus ! Car nous autres, humains, nous excellons à trouver des relations entre les choses, à tirer des liens de causalité ; c'est notre façon d'appréhender le monde. Si les feuilles bruissent et que le vent se lève dans une chaleur lourde, c'est que l'orage approche. Si le téléphone sonne, c'est que quelqu'un cherche à me joindre. Quand je



trouve une montre, c'est qu'un horloger l'a créée. Nous ne pouvons nous empêcher de chercher une règle, d'interpréter les faits, de mettre du sens partout. Nous sommes les champions de l'intentionnalité.

Or Darwin nous dit qu'il n'y a pas d'intention. L'adaptation vient de ce que le vivant est imparfait, donc infiniment variable, et que ces variations sont autant de différences dans la capacité de répondre aux contraintes du milieu pour s'assurer une descendance. La nature n'a pas de sens particulier, pas de direction meilleure qu'une autre. Et l'homme n'est qu'une espèce parmi les millions d'autres actuelles, qui toutes ont connu la même durée de parcours sélectif.

Aujourd'hui les biologistes ne représentent plus l'évolution sous la forme d'un arbre de la vie avec les espèces les plus primitives en bas et l'homme tout en haut. Ils construisent par exemple des «bulles» (ou cercles) de la vie, avec les espèces d'origine au centre et celles d'aujourd'hui à la surface; entre elles, une série de traits indique les relations de parenté (**figure Tree**). Ce type de représentation casse la vision orientée habituelle au profit d'une nouvelle perception, non hiérarchique et plus dynamique, entre un cœur ancestral et une périphérie en expansion progressive, au rythme du temps qui passe et des nouvelles espèces.

Mais qui connaît cette représentation? Cent-cinquante ans après la parution du livre de Darwin – «L'Origine des espèces» – l'opinion n'est toujours pas prête à voir le monde tel que l'évolution nous dit qu'il est: fluctuant, incertain, multiple et fragile.

Notre mode de pensée est de trouver une trajectoire là où il y a des scénarios, d'attribuer un sens à ce qui est le résultat d'un contexte. Bref, nous abordons le monde vivant avec un regard biaisé. Vu notre nombre et nos moyens techniques actuels, il est temps pour nous d'ajuster notre vision. Nous avons tout à y gagner.

En premier lieu, cela nous permettra de sortir d'une assurance dangereuse, car non fondée. Nous considérons en effet d'un œil distrait les signaux d'alerte venant de l'environnement ou de nos sociétés, tant nous restons fondamentalement convaincus que rien de grave ni d'irréversible ne peut nous arriver: ne sommes-nous pas portés par la main invisible d'un dessein spécifique («intelligent design»)? L'expérience récente de la fameuse «main invisible du marché économique» devrait pourtant nous rendre prudents face à ce genre de croyance...

De plus, intégrer le point de vue de l'évolution, c'est accéder à une histoire fabuleuse et pouvoir apprécier dans toutes ses subtilités l'infini jeu créatif organisé entre les variations du vivant et les contraintes du milieu. Nous y gagnons un émerveillement renouvelé, comme Darwin avant nous, qui écrivait dans son «Voyage d'un naturaliste autour du monde»: «[...] si on tourne les yeux vers le sol [de la forêt brésilienne], on se sent transporté d'une admiration sans égale pour l'extrême élégance des feuilles des fougères et des mimosas. Ces dernières recouvrent le sol en faisant un tapis de quelques pouces de hauteur; si l'on marche sur ce tapis, on voit en se retournant la trace de ses pas indiquée par le changement de teinte produit par l'abaissement des pétioles sensibles de ces plantes. Il est facile d'indiquer les objets individuels qui excitent l'admiration dans ces admirables paysages; mais il est impossible de dire quels sentiments d'étonnement et d'élévation ils éveillent dans l'âme à qui il est donné de les contempler» (éd. La Découverte Poche 2003, p. 27).

Nota : Pour ceux qui veulent aborder l'évolution, rien de tel que le petit livre de Pascal Picq «Darwin et l'évolution expliqués à nos petits-enfants», Ed. du Seuil, 2009, 156 pages (ISBN 978-2-02-099061-5).

#### FIGURE Tree:

Ce schéma a été élaboré par MM. David M. Hillis, Derrick Zwickl et Robin Gutell de l'Université du Texas, sur la base de la séquence d'une petite sous-unité d'acide nucléique ribosomal analysée dans quelque 3'000 espèces. C'est un exemple bien sûr incomplet, mais particulièrement évocateur, du travail qui se fait actuellement sur les relations entre espèces. La reconstruction phylogénétique est un domaine de recherche plutôt pointu, mais ceux qui parlent l'anglais pourront trouver une mine d'informations à ce propos sur le site web du projet Tree Of Life (<http://www.tolweb.org/tree/>).

